

LE GRAND SOIR

dimanche 1er décembre 2013

CopyLeft :
Diffusion autorisée
et même encouragée.

Merci de mentionner les
sources.

www.legrandsoir.info

 [imprimer page](#)

ajuster taille texte :



Que signifie une « guerre humanitaire » ?

« **Les médias sont les premiers mécanismes de destruction massive** » (Resumen Latinoamericano)

Enric LLOPIS

Dans les milieux alternatifs circule principalement l'idée que les grandes entreprises de médias et, par extension, les médias qu'elles contrôlent, sont des armes dans les mains des puissants pour développer les guerres et contrôler le pouvoir. Mais la politologue Ángeles Díez est allée un pas plus loin : ces grands groupes commerciaux sont « en eux-mêmes la guerre et le pouvoir ». De fait, leurs principaux intérêts souvent ne se trouvent même pas dans les milieux de la communication, mais dans le secteur du pétrole et autres domaines de l'économie.

Il suffit de s'en remettre aux preuves. L'industrie militaire et les entreprises de médias, de relations publiques, sont celles qui déplacent le plus d'argent dans le monde. « Nous nous trouvons vraiment devant un grand commerce », estime Díez. Pour analyser la notion de propagande, il ne faut pas tomber dans le simplisme. Ángeles Díez la considère au sens large : « La propagande est un système complexe dans lequel ne participent pas seulement les milieux de la communication ; elle circule dans tous les espaces de sociabilité (dans les écoles, dans la rue, dans les cafés) ». Quant à la propagande de guerre, elle utilise des mécanismes chaque fois plus sophistiqués et efficaces, car la manipulation grossière reste beaucoup plus facile à découvrir par le public.

Un de ces mécanismes est de « vendre » la guerre comme « humanitaire ». Cela a été testé, rappelle Ángeles Díez, pour la première fois dans le conflit de Yougoslavie (1999) et ce système s'est répété depuis dans les guerres d'Afghanistan, en Irak, en Libye et en Syrie. Que signifie une « guerre humanitaire » ? D'abord, « en appeler aux émotions et à la bonne conscience des gens ; mais aussi présenter le conflit en termes manichéens, comme une guerre entre le bien et le mal ; en plus, l'ennemi incarne une méchanceté absolue qu'il faut personnaliser, par exemple dans la personne de Saddam Hussein, Khadafi, ou Bachar El Assad ». De la même manière, on multiplie les appels à la « liberté » et à la « démocratie ».

Ángeles Díez rappelle comment, déjà en 1981, l'écrivain Julio Cortázar a donné l'alerte dans une conférence, relatée dans le quotidien [El País](#), sur la manipulation des mots. Comment, à l'égal de ce que fit en son temps le fascisme, les États-Unis et son empire se sont appropriés des termes comme « démocratie » et « liberté » pour en dégénérer l'usage.

Cependant, indépendamment du fait qu'on dégénère les concepts, les messages de la propagande de guerre contiennent une charge plus profonde, parce que, selon la politologue, « on n'appelle pas à la raison, mais aux sentiments émotifs et humanitaires, qu'on manipule ».

La propagande de guerre est aujourd'hui, en tout cas, très émotionnelle. Et ceci pour diverses raisons. Premièrement, parce qu'on utilise comme base des faits établis (autrement la manipulation apparaîtrait trop grossière, bien que pendant la guerre d'Irak on utilisa directement le mensonge). Par exemple, c'est un fait établi qu'en Syrie on a utilisé l'arme chimique. Mais l'étape suivante est d'attribuer son usage (ce qui n'est pas démontré) à Bachar El Assad. Il est aussi certain qu'en Syrie il y a eu des manifestations pacifiques réprimées par le gouvernement, mais la propagande transforme ces protestations en « révolutions ». « Ce sont les mêmes qui parlent et posent l'étiquette de printemps arabes en Tunisie et en Égypte, et qui diffusent le terme de révolutions oranges », résume la professeure.

De plus, la propagande de guerre donne un résultat parce qu'elle s'appuie sur des « matrices de connaissances » déjà constituées. C'est-à-dire, dans des structures mentales déjà construites. De cette manière, quand un média classique parle de « régime syrien », le spectateur peu averti l'assimile à « dictature » par les « matrices de connaissances » antérieurement instaurées. A partir de ceci, n'importe quelle image des moindres assassinats ou bâtiments détruits sont mis au compte du dictateur syrien.

Un autre aspect, souligné par Ángeles Díez, qui contribue à ce que la propagande belliciste soit fructueuse, c'est la prolifération des euphémismes. Des mots comme « régime », « intervention militaire » ou « aide aux insurgés » cachent d'autres réalités, bien plus obscures. L'utilisation du terme « terroriste » est aussi totalement calculée.

Mais ce qui est important, c'est que ces mécanismes, en plus de se propager par tous les canaux et espaces de sociabilité, se fondent dans la vie quotidienne. La lecture d'une affiche en rue sur laquelle on réclame une « aide d'urgence » pour la Syrie se transforme (par une « matrice de connaissance » déjà implantée) en justification d'une intervention militaire.

Dans les descriptions médiatiques des conflits d'Afghanistan, d'Irak, de Libye et Syrie, on suit, pour le reste, des pistes communes : la souffrance de la population civile soumise à la dictature ; on « vend » l'idée que ce sont des pays qui représentent une menace pour la planète, pays gouvernés par des dictateurs criminels qui bombardent et massacrent leur propre peuple. On

dit, de même, que la population est contre les tyrans (cependant, pendant l'invasion de l'Irak en 2003 on n'a pas pu rendre visible cette opposition interne contre Saddam Hussein, comme le démontre la faible assistance du public quand on a abattu sa statue comme conclusion de la guerre ; à l'inverse, les manifestations massives en appui du gouvernement syrien ne sont apparues dans aucun média).

Ángeles Díez remarque aussi une autre idée capitale dans la propagande de guerre des derniers conflits : on présente les opposants comme « pacifiques » et « non violents », bien qu'aujourd'hui « nous sachions parfaitement qui sont les dits rebelles syriens » ; un autre élément est l'existence d'une « guerre civile » et un affrontement interne, dont l'unique responsabilité retombe sur un dictateur qui en aucun cas n'accepte de négocier. Enfin, il y a une population tenue sous le joug, qui réclame une intervention militaire de l'OTAN, de l'ONU et d'autres organisations.

Les traits soulignés par Ángeles Díez peuvent se vérifier dans des textes et discours. Par exemple, celui d'Obama à la 68ème Assemblée générale de l'ONU concernant la Syrie est très similaire à celui de Bush dans le fracas de la guerre d'Irak. « Ce qui est en train d'arriver en Syrie est quelque chose que nous avons vu avant » ; « les manifestations pacifiques de l'opposition ont été réprimées par la dictature » ; « nous ne tolérerons pas l'utilisation d'armes de destruction massive ». Il y a deux mois on pouvait aussi lire dans le quotidien *El País* de gros titres dans lesquels on disait que les réfugiés syriens aspirent à l'attaque de leur propre pays par les États-Unis.

Il y a une autre question de fond qui se trouve dans la racine de la désinformation : la « saturation informative » basée sur des faits et images de forte charge émotionnelle, qui empêchent de réaliser une analyse rationnelle via un parcours historique et, ensuite, d'envisager un positionnement politique, explique la professeure.

Justement, les problèmes pour un positionnement politique clair résident dans les trucages manifestes de la propagande. Parce que, selon Ángeles Díez, « les gens à qui nous nous opposons à propos de l'intervention militaire en Syrie nous disent que nous défendons un dictateur ; la même chose s'est passée en 1991 avec la guerre d'Irak et Saddam Hussein ». « Je ne veux pas tomber dans le piège de choisir si le gouvernement de Bachar El Assad est ou non une dictature », ajoute-t-elle.

En plus, « les médias sont les premiers mécanismes de destruction massive ». En conséquence, il faudrait se demander par qui est pointé Bachar El Assad et quels intérêts se cachent derrière ces médias.

Les médias alternatifs, selon Ángeles Díez, n'échappent pas non plus aux inerties et aux messages intéressés des grandes corporations. « Il y a très peu de voix discordantes à propos du conflit syrien » signale-t-elle. Mais ce qui est certain c'est qu'il en devient très compliqué de se défendre de la

« propagande douce ». Quand *El País*, par exemple, titre que les réfugiés syriens demandent un bombardement de l'OTAN ou décrit comme « révolutionnaires » les opposants syriens, « cela est très difficile à être combattu ». Au contraire, si des médias comme [RT](#) ou [Tele Sur](#) exposent des points de vue distincts des versions officielles, cela les rend suspects.

Finalement, étant donné que la propagande est un système complexe et embrasse un champ beaucoup plus large (« on l'utilise autant pour vendre une guerre que des produits dans un grand magasin »), combattre cette propagande demande des solutions de grande envergure : « il faut une éducation pour comprendre les médias, parce que nous sommes sans défense », conclut la professeure.

Enric Llopis

Source : [Resumen Latinoamericano](#)

Traduction : Collectif *Investig'Action*

Cet article est un compte rendu de la conférence donnée par la politologue Ángeles Díez à l'Académie de Pensée critique de [Socialismo 21](#).

Angeles Diez est professeure de Sciences Politiques et de Sociologie à l'Université Complutense de Madrid. Elle est l'auteure des livres : Manipulación y medios en la sociedad de la información (« Manipulation et Médias dans la Société de l'Information ») et de Ciudadaníacibernética, la nueva utopía tecnológica de la democracia (« Citoyenneté cybernétique, la nouvelle Utopie technologique de la Démocratie »)

<http://www.michelcollon.info/Aujourd-hui-les-grandes.html>
<http://www.michelcollon.info/Aujourd-hui-les-grandes.html>

<http://www.legrandsoir.info/les-medias-sont-les-premiers-mecanismes-de-destruction-massive-resumen-latinoamericano.html>